

Au delà des signes

Claire de Lamirande, *Neige de mai*, Montréal, Québec / Amérique, 1988.

Réjean Beaudoin

Volume 31, Number 4 (184), August 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31769ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1989). Review of [Au delà des signes / Claire de Lamirande, *Neige de mai*, Montréal, Québec / Amérique, 1988.] *Liberté*, 31(4), 106–112.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

AU DELÀ DES SIGNES

Claire de Lamirande, Neige de mai, Montréal, Québec/Amérique, 1988.

Entretenir la vie comme si c'était vrai qu'on vit. (p. 16)

Il y a de la profondeur et quelquefois des trances, de véritables secousses qui parcourent la sérénité de l'industrie littéraire. La croûte terrestre du sol imaginaire s'en trouve bouleversée. Cela n'arrive pas tous les jours, mais n'empêche. N'empêche que ça fait craquer les habitudes confortables et que le texte se met à filtrer une lumière noire qui traverse la souffrance des mots. Le roman peut tout dans le royaume de l'impuissance qui jouxte l'insularité des pouvoirs. *Neige de mai* est un livre qui m'apprend quelque chose, mais il s'agit d'un autre savoir. Là où s'estompent les certitudes commence la *terra incognita* d'une connaissance offerte et non plus conquise. «On ne sait pas ce qu'on fait quand on demande de connaître Dieu et de savoir quelque chose de lui.» (p. 53)

Ce que j'apprends, pour commencer, c'est qu'il ne faut pas toujours médire du roman. Il occupe la base et le sommet, il s'insinue partout, il voudrait embrasser ciel et terre. Rien de ce que les sciences excluent ne lui est étranger. Il se laisse traverser par le flux et le reflux des eaux qui baignent toutes les histoires, toutes les langues, tous les textes. Dans ce roman de Claire de Lamirande, la foi tente de donner tort aux spécialistes qui n'espèrent plus rien contre l'accident ou la maladie.

Quand le corps est broyé par une trop grande douleur, quand la médecine désespérée constate l'anéantissement du malade, pourquoi attendre encore un miracle qui ne peut venir que de l'inconnu, pourquoi faire semblant que la vie continue? Parce qu'on ne sait pas d'où peut venir le salut, répond l'espérance, contre tout espoir. Rompre toute attente, c'est attendre l'impossible, c'est reconnaître le tout-autre. On a perdu l'habitude de cette hauteur et de cette gravité qui appartenaient à la tragédie. Nul besoin de conter; les mots entament à peine l'inavouable histoire qu'ils ressassent ou plutôt, qui les ressasse, et c'est curieusement le plus vaste théâtre ouvert à la cruauté divine que le retrait où se tient ici la part normalement réservée à l'anecdote. Que se passe-t-il donc? Racontons un peu, puisque le roman, lui, a mieux à faire.

Le fils de la narratrice, Jean, quinze ans, est cloué sur son lit, souffrant des tortures sans fin à la suite d'une fracture de la colonne vertébrale. Un bête accident de la circulation: le chauffeur d'une camionnette a fait un infarctus au volant et a fauché l'adolescent qui marchait paisiblement sur le trottoir. Rosemonde, enseignante de son métier, veuve, jadis sportive et naïvement heureuse, quand elle ne connaissait Dieu que par ouï-dire, lorsque tout était encore possible et que la vie était remplie d'îles, est maintenant descendue en enfer: elle ressent le contrecoup de chaque élancement pendant les crises presque sans rémission qui font gémir le corps brisé de son fils. Elle tient tout à bout de bras, ne dort plus guère, fait la navette entre l'école où elle donne ses cours de grammaire et de catéchèse, et la maison où elle s'épuise au chevet de celui qui n'en finit plus d'implorer une mort qui l'a dédaigné. Et comme si cela ne suffisait pas, il y a encore un propriétaire grincheux qui la menace d'expulsion parce que les autres locataires ne supportent pas les lamentations du jeune supplicié. Puis, un beau jour, sans crier gare, voilà que surgit Louise, une ex-collègue de travail maintenant atteinte du cancer et qui vient s'installer chez elle pour mourir. Les souffrances de Jean et de Louise, le souvenir de la mort de Michel (le mari), la lecture quotidienne à voix haute de l'histoire de la navigation

dans le monde, tout cela compose un temps arrêté et sans avenir d'où la vie s'est retirée, sans lendemain possible. «Tous les spécialistes sont d'accord. Ça peut durer indéfiniment. Toujours.» (p. 14) Le voyage livresque des grandes expéditions maritimes représente une passion partagée dans ce temps mort, puisque Jean devait devenir marin avant d'être frappé par la camionnette du destin.

Le roman se tient ici dans l'arrêt suspendu d'une histoire qui se refuse au récit. L'accident a tué dans l'œuf toute possibilité de raconter. Par la douleur de Jean, Rosemonde est forcée d'emprunter une autre démarche que de chercher l'origine de sa souffrance, car l'infarctus d'un chauffeur anonyme n'explique rien, ne *signe* aucune intention, ne livre pas le moindre indice. L'absurde violence du choc ne renvoie pas à une cause, mais au défaut de causalité. C'est parce que la relation manque que survient l'accident, et ce hasard meurtrier qui prend une forme opaque — l'impotence de la victime — présente aussi un revers étonnant: l'impuissance de Dieu.

— *Quand on lit beaucoup, on finit par avoir un autre œil. On finit par voir entre les mots des relations secrètes. Un texte littéraire est d'abord une nuit. Plus ou moins étoilée. Lentement, on se met à voir des constellations. Et de temps en temps, on se met à savoir que c'est notre destin qui nous est montré en dessin.* (p. 227)

La narration de Rosemonde dérive entre la Bible, l'Histoire et la littérature classique, et c'est presque trop peu pour l'immensité de son désir. Cette narratrice n'est pas une illuminée, elle ne nous sert pas le plat refroidi de l'inspiration. Elle ne brandit pas sa petite théorie toute prête, comme un diplôme après la collation, comme un théologien qui passe à la radio. Elle écrit entre Héraclite et la sagesse des nations. Elle sait la cruauté des proverbes. Son texte bondit, propulsé par des phrases courtes et musclées comme des cuisses d'haltérophiles, soulevant des fardeaux qui rappellent Surbaràn et Michel-Ange. Dans un cours de littérature québécoise, je

placerais *Neige de mai* après *L'Ampoule d'or* de Léo-Paul Desrosiers¹. Claire de Lamirande soulève des questions actuelles d'une façon moderne, mais pour les retourner vers des idées complètement déphasées: l'euthanasie et le suicide sont le sujet du roman qui les discute à la lumière de l'existence de Dieu. Rosemonde a même une révélation! Une héroïne qui entend des voix, ce n'est pas exactement ce que l'on s'attend à trouver dans une écriture qui joue de finesse avec tous les registres de l'intertextualité. «Je suis portée à lire autre chose que ce qui est écrit. J'en rajoute, je mime tout, je simule... Je joue trop.» (p. 120)

Ma respiration souffle, ébranle un flot d'ondes. Deux arcs d'un rouge brillant font le tour du globe. J'en suis à le tenir dans mes bras. (...) Le globe terrestre me fond sur la poitrine. C'est moi, Rosemonde. (pp. 56-57)

Il a venté sur les hauteurs du mont Orford. (p. 177)

Rosemonde — le nom n'est pas gratuit — est une sorte de rose des vents paraclets dans l'ordre narratif. Rosemonde est l'épicentre d'un séisme textuel, le témoin d'une épiphanie du verbe, l'étrave d'une longue traversée. C'est en tant que lectrice de chevet et en sa qualité d'enseignante qu'elle compose son récit; poussée par le courant de plusieurs fleuves, portée par de nombreuses écritures, sa parole baigne littéralement dans l'océan des livres, elle s'y confond et s'en distingue au besoin par la simulation, entre la parodie et le mimétisme, entre la fiction et l'irrémissible. Sans d'abord dire son nom,

1. N'est-il pas étonnant qu'une littérature longtemps imprégnée par le catholicisme, comme l'a été celle du Québec, n'ait jamais donné de grandes œuvres religieuses? Avant Anne Hébert et Marie-Claire Blais, c'est chez Saint-Denys Garneau, Robert Élie et André Langevin qu'il faudrait sans doute chercher des réponses à cette question. Un roman comme *L'Ampoule d'or* (1951) de Léo-Paul Desrosiers fournit également le rare exemple d'une réflexion spirituelle qui ne se réduit pas complètement à l'édification des âmes pieuses.

refusant de choisir, ne craignant plus le spectre du savoir et ignorant la peur de se tromper, Rosemonde se contente d'accueillir la pluralité des mondes convoqués par les textes qui la traversent.

Il y a du scandale, mais pas un gramme de sensationnalisme dans ce livre. Il me semble qu'il s'agit d'une sainte qui jouit de l'impuissance de son Dieu, monstre de douleur et de cruauté? Dolorès est l'autre nom de Rosemonde que ses étudiants ont surnommée *Mater Dolorosa*. Mais sa mère avait tenu à lui donner ce nom de Rosemonde comme un gage de bonheur. Or *Neige de mai* est le texte de la douleur et de la jouissance. Pas de hasard non plus dans ce couple éternellement féminin: c'est la mère et l'enfant. Jean et Rosemonde, voilà le vrai couple de ce roman. La *Pièta* rayonne textuellement, sexuellement, transcendalement. On dirait la contrepartie féminine du mythe de Nelligan! La mère jouit — c'est évident comme toute fatalité —, puisque «la preuve est faite qu'on est mortel» (p. 11) et que «le destin est déraisonnable» (p. 16).

Quand il est en pleine crise, je le serre dans mes bras. C'est pire. En un sens, c'est pire. La douleur cogne, bat longtemps après avoir cogné. J'ai des vibrations qui se propagent jusqu'à la nuque, jusqu'à la colonne vertébrale.

J'arrive à savoir que c'est impossible de partager (sa douleur) mais j'arrive aussi à savoir autre chose. Une nuit, j'ai exaspéré sa douleur. Il devait y avoir un point où le mal se renverserait. Se changerait en jouissance.
(p. 10)

Orgasme incestueux de la mère auprès d'un fils abandonné par l'impuissance de Dieu! En effet Rosemonde est bouleversée d'entendre à la radio un théologien défendre la thèse, naguère hérétique, de l'impuissance de Dieu. Or Rosemonde s'y connaît en hérésies: l'une de ses premières lectures de cou-

ventines avait été *L'Histoire des hérésies* qu'elle avait d'ailleurs dérobée à la bibliothèque pour mieux l'étudier dans le secret de sa chambre.

La qualité la plus remarquable de ce livre tient bien sûr à son écriture. J'ai conscience d'écrire une banalité en le mentionnant. Comment tiendrait-elle à autre chose? Eh bien justement, elle tient aussi à quelque chose d'un tout autre ordre. À une sorte d'intelligence qui, sans négliger les signifiants, cherche cependant à voir au delà. Et que peut-on trouver au delà des mots? Tout n'est-il pas que simulation dans la lecture qu'on fait non seulement des livres, mais également de ce qui les déborde et les englobe dans ce qu'on appelle la vie? La découverte de cette fausseté dévoile toutefois une espèce de vérité. Rosemonde joue à dérouter les signes en allant à la rencontre de leur circularité, de ce qui les signe paradoxalement du sceau de l'inauthenticité. Sa narration est marquée du retour des mêmes énoncés qui se déplacent entre les nombreuses références textuelles dont se compose le circuit narratif. Ces énoncés sont des lieux communs de la langue usuelle, des idiomes courants ou des citations littéraires, celles-ci le plus souvent non identifiées, ou encore trop identifiées (c'est-à-dire attribuées à plus d'un auteur). L'intertexte se présente donc comme une question sous la formule récurrente «qui a dit que»...?, alors que cette question même souligne l'altérité de la narratrice: «De plus en plus soulignée, comme les Christs de Rouault. Un contour noir m'isole, me démarque.» (p. 22)²

Si la torture peut se résoudre en jouissance à un certain point d'exaspération, l'absence de Dieu se retourne peut-être en présence secrète au cœur du plus grand désarroi maternel. Rosemonde se fait complice de l'inadmissible faiblesse du Tout-Puissant et elle en retire une force qui confond son entourage. L'une des voix, d'abord à peine audible, qui perce jusqu'à éclater finalement à travers la polyphonie du récit,

2. «Il est peut-être fasciné par l'auréole noire qui s'épaissit autour de moi avec les années, les mois, les jours.» (p. 23)

c'est celle de Jean, qui supplie qu'on l'achève, qu'on l'aide à en finir, qu'on le tue. Au néant décrété par les spécialistes («il n'y a rien à faire»), comment ne pas le comprendre de préférer le néant définitif? Pourtant, cette préférence n'exprime pas sa véritable volonté. Rosemonde, qui connaît tout de l'inférieure survie du mort qu'il est déjà, entend autrement cet appel («Si j'étais sûre qu'il veut mourir. Je suis loin d'en être sûre... Il fait semblant de faire semblant de vivre. Au fond, il vit et il vit intensément»... (p. 179)) La mort est le signe de l'impuissance de Dieu, mais elle est en même temps le lieu de l'existence humaine, puisqu'elle relève d'une décision: la vie est donnée, mais la mort est une tâche qui concerne l'homme seul. Dans la charte des droits selon Rosemonde, il y a deux libertés fondamentales: le sourire et la mort. Voilà tout ce que l'on peut décider. Pour tout le reste, on ne peut que faire semblant. «Qui a dit que seul l'enchevêtrement met en valeur ce qu'il n'est possible de comprendre que transcendalement?» (p. 136)